

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2004)
Heft: 181-182

Buchbesprechung: Livres

Autor: David, Juliette

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Du salon à l'usine

de C. Dallera et Nadia Lamamra, co-édition ADF-CLAFV.

On a fêté le bicentenaire du canton de Vaud. Ce fut l'occasion d'évoquer des hommes connus pour leur art, leur politique, leur situation. Mais les femmes, elles, restent dans l'oubli.

L'Association vaudoise pour les droits de la femme (ADF) et le Centre de liaison des associations féminines vaudaises (CLAFV) ont voulu rendre justice à quelques-unes d'entre elles.

Le choix est difficile. Vingt portraits de femmes en deux siècles et demi (de Rosalie de Constant 1758-1834 à Marie-Claude Leburgue 1928-1999) c'est peu. Il y en aurait certes beaucoup d'autres, mais le choix est éclectique. Il y a des bourgeoises, des femmes du monde, des ouvrières, une femme de chambre.

Rosalie de Constant, cousine de Benjamin rend compte dans ses lettres des événements de l'époque. Elle peint un herbier, ouvrage scientifique qui constitue une richesse du Musée botanique de Lausanne.

Jeanne Huc-Mazelet, d'une vieille famille huguenote échappe à l'étroitesse de son éducation en partant en Russie comme préceptrice des filles du tsar. Elle y restera quatorze ans. À son retour, elle joue, grâce à ses anciennes élèves, les filles du tsar, un grand rôle dans la période agitée où il est question, Napoléon ayant disparu, que Vaud se retrouve sous la domination de Berne.

Caroline Ruchet, poète et écrivain, épouse Juste Olivier. À le seconder dans son travail, à pallier leurs difficultés financières, à élever leur quatre enfants, elle

finira par renoncer à écrire, se cantonnant dans le rôle pour lequel on estimait (à l'époque ?) que la femme était faite.

Catherine Boissier, d'une riche famille genevoise, épouse le comte de Gasparin, aristocrate français. Elle vit à Paris où elle met en pratique son engagement religieux, elle écrit un traité sur le mariage au point de vue chrétien. Revenue en Suisse, elle fonde avec son

Hélène de Mandrot organise avec Le Corbusier au château de la Sarraz le premier congrès international d'architecture moderne (CIAM). Le château deviendra la « Maison des artistes » et Eisenstein y assistera au congrès international du cinéma indépendant (CICI). Lucy Dutoit s'engage dans l'action pour le suffrage féminin. Professeur à l'Ecole Vinet, elle influencera toute une génération de jeunes filles

elle créera avec d'autres artistes la Société romande des femmes peintres et sculpteurs. Amie de Caroline Cellier, peintre qui renoncera à son art en épousant Ramuz « elle ne fera plus de peinture. Je lui acheté un livre de cuisine », Alice Bailly fera carrière tant à Paris qu'en Suisse, luttant pour que son œuvre d'avant-garde soit exposée à égalité avec celle des hommes.

Germaine Guex après dix ans de travail à Genève, s'installe à Lausanne comme psychanalyste libérale. Ses travaux sur la pédopsychiatrie et son ouvrage « La névrose d'abandon » la font connaître. C'est grâce à son travail que sera créé au Valais le premier service médico-pédagogique pour les enfants.

Marie-Claude Leburgue joue un grand rôle à la radio romande où elle défend le droit des femmes. Quand le canton de Vaud, le premier, leur accorde en 1959 le droit de vote et d'éligibilité pour la commune et le canton, ses émissions aident à former les femmes à leurs responsabilités de citoyennes. Le plus beau compliment qu'on ait pu lui faire : « J'étais la proie des maris qui me disaient que je mettais des idées dans la tête de leurs femmes ».

Pour la plupart d'entre elles, leur action et surtout leur réussite sont presque une provocation. On en parle peu. Dès qu'il s'agit d'un couple, la femme est vue comme l'assistante du mari (Gertrude et Jules Fehr, Caroline et Juste Olivier par exemple).

Mais si une aisance financière parfois très relative facilite le travail d'une autodidacte, il n'en est pas de même pour les femmes du peuple. Très jeunes, elles doivent travailler pour gagner de quoi aider leur nombreuse famille. La grève (en 1907) des ouvrières de la fabrique Vautier illustre les problèmes qu'elles rencontrent. Le

Corinne Dallera et Nadia Lamamra

Du salon à l'usine

Vingt portraits de femmes

Un autre regard
sur l'histoire du canton de Vaud



COÉDITION CLAFV - ADF - OUVERTURE

mari l'Asile des Bains à Yverdon, puis une école de gardes-malades.

Les mœurs changent, le XX^e siècle s'annonce. Il semble que dans leur besoin d'indépendance, les femmes se tournent davantage vers une reconnaissance sociale, alors que leur émancipation restait plus individuelle au siècle passé.

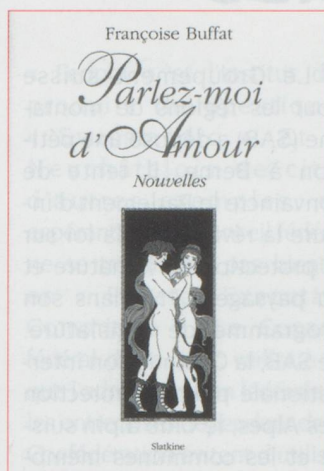
Muriel Guignard-Berché est la première femme membre d'un orchestre professionnel en Suisse.

Anne-Marie Gründén a été une des premières femmes à vivre (difficilement) de sa musique. Violoniste de talent, elle a œuvré pour faire connaître les musiciens contemporains, suisses en particulier. Bien que son métier l'ait fait voyager en Russie ou au Japon, elle est peu connue.

Nora Gross fonde une « société d'art domestique » puis l'« École de dessin et d'art appliqué » de Lausanne. Refusée par la Société suisse des peintres, sculpteurs et architectes,

patronat s'oppose à leurs revendications, les empêche de se syndiquer. Leurs collègues masculins craignent la concurrence qu'elles représentent et la crèche refuse de garder leurs enfants puisqu'elles sont en grève. Comme les ouvrières licenciées ne peuvent retrouver de travail dans la région, elles créent une coopérative. Au bout de quelques années difficiles, elle leur offrira une journée de huit heures et six jours de congés payés, chose rare à l'époque.

Une jeune fille pauvre, sans diplôme, n'a guère le choix, en ce début du XX^e siècle, qu'entre l'usine ou le placement comme domestique. L'histoire de Madeleine Lamouille qu'elle a elle-même racontée dans *Pipes de terre et pipes de porcelaine* est exemplaire. Madeleine et sa sœur Laure partent travailler à Troyes dans une filature de soie et logent dans une sorte d'internat tenu par les sœurs. Leur courrier est contrôlé, leurs sorties, toujours en groupe, réglementées, le bain se prend « *le corps caché par une grande cagoule sous laquelle il faut se savonner et s'essuyer sans se regarder* ». Laure tombe malade et toutes deux rentrent en Suisse. Madeleine est engagée comme femme de chambre chez un notaire, à 80 francs par mois, le quart de ce que gagne un ouvrier qualifié. Sa journée commence à 6 heures, pour se terminer à 22 ou 23 heures. Elle travaillera ensuite chez les Weibel et c'est leur petit-fils qui publiera les souvenirs que Madeleine lui aura contés. Ce sera sa façon à elle de dire ce qu'elle a vécu et dont elle n'a jamais osé parler à ses patrons. Ces vingt portraits donnent une idée des difficultés auxquelles les femmes se sont heurtées (se heurtent encore) pour être reconnues. Cela comble une lacune et à ce titre, c'est particulièrement intéressant.



Parlez-moi d'amour,

de **Françoise Buffat,**

Éditions Slatkine

« Redites-moi des choses tendres ». Ce n'est pas vraiment le sujet de ces nouvelles. Il y a beaucoup de douleur chez ces femmes esseulées qui fantasment sur un regard ou une main, chez cet homme coincé qui verrait bien l'amour se résumer aux conversations entre portables.

Il y a beaucoup de cruauté dans la mort de la vieille, qu'on voudrait obliger à vivre parce que c'est elle qui a la rente, dans le macho, tellement macho qu'il en est ridicule.

Pour l'auteur l'amour est fait de plus d'incompréhension, de ratages et de regrets que de moments heureux. Il y en a pourtant. Une femme vieillissante, abandonnée par son gigolo, retrouve espoir et courage quand un chat entre dans sa vie. Une jeune femme, en cherchant l'origine d'une bague qui lui vient de sa mère, retrouve son vrai père. Et une sorte de conte de fées termine le livre sur une note d'espoir.

À signaler que l'auteur, Françoise Buffat vient d'obtenir pour son roman précédent *La Greffe miraculeuse* (voir *Suisse Magazine* N° 171-172) le troisième prix avec médaille de bronze de la Ville de Toulouse au Concours International 2004 des Arts et des Lettres de France. C'est la première fois qu'un roman suisse obtient un prix

à ce concours littéraire, fort prisé parce que décerné sur manuscrit anonyme, sans nom d'auteur ou d'éditeur.



Le Funiculaire,

de **Julien Dunilac,**

Éditions L'Âge d'Homme

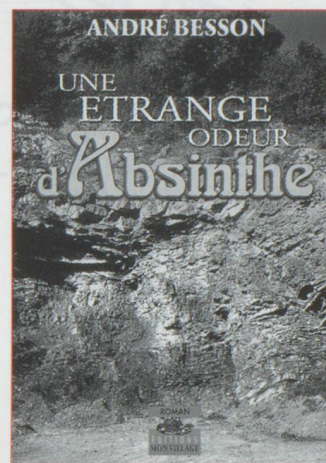
Le jour où Basile, le dernier conducteur du « funi » est mis à la retraite, la ligne s'arrête, le temps de passer à l'automatisme.

Basile est un peu perdu devant tout ce temps libre et cette vie immobile à laquelle il lui faut s'habituer. Il ne reconnaît plus sa ville, qu'il voyait s'éloigner ou s'approcher quand il était aux commandes de sa machine.

Tout arrive en même temps à cet homme qui fonctionne avec une logique pleine de bonne foi et d'intelligence. Il perd son funiculaire, les conversations avec ses passagers ou autour de lui, qui lui tenaient lieu de journal et d'ouverture sur le monde. Sa femme malade va disparaître et une jeune femme entre dans sa vie, qu'il lui faudra tenir raisonnablement à distance en attendant qu'elle trouve sa voie.

Il y a dans l'histoire de Basile, tout un symbole de la vie moderne. Remplacer le contact humain par l'automatisme, c'est plus fonctionnel, on y gagne du temps et de l'argent. Chacun devant son écran d'ordinateur, c'est

plus efficace, mais c'est aussi une autre forme de solitude. Et quand Basile, après avoir remis son uniforme pour l'inauguration du nouveau funiculaire longe le quai pour rentrer chez lui, au bord du lac qui « respire à peine entre les pierres » il sent que « s'ouvrir sous ses pieds ce vide pressenti ou que se découvre un autre monde » et il est seul et malheureux.



Une étrange odeur d'absinthe,

d'**André Besson,**

Éditions Mon Village

J'ai toujours entendu dire que dans le Jura, côté suisse comme côté français, l'absinthe n'avait jamais complètement disparu, mais qu'elle survivait petitement.

Or, le roman policier d'André Besson raconte la guerre que se livrent les grandes organisations de truands, Marseillais chassés du midi par trop de contrôles policiers ou douaniers, exilés dans le calme d'une forêt jurassienne.

Vol énorme d'alcool, assassinats, les rebondissements ne manquent pas et l'intérêt de l'action ne se dément jamais. Police, douane, gendarmerie sont sur la piste. Il y a une étrange, mais persistante, odeur d'absinthe !

JULIETTE DAVID